Daniel ANDLER

Le philosophe, le philosophe et les sciences cognitives

- une note en manière de postface

1. Une, deux, ou plusieurs ?

" Les Anglais – les Corses, les sportifs, les énarques, les armateurs, les moins de 30 ans, les gens d'ici ... – sont très ceci, très cela... " Qui ne s'est surpris, au détour d'une conversation de dîner, ou dans une salle d'attente d'aéroport, à énoncer une de ces généralisations, et à se sentir rougir d'une pareille niaiserie?

Pourtant, connaître (et non méconnaître) les Anglais, les pilotes de ligne ou les philatélistes, c'est bel et bien sentir qu'ils sont différents, et en quoi. La difficulté est de le dire : la plus médiocre caractérisation, la plus abusive des simplifications suffira à se faire comprendre de celui qui, lui aussi, connaît les Anglais, les vétérans de 68 et les agents immobiliers – inversement, la description la plus scrupuleuse n'aidera guère celui qui ne les connaît pas à se faire une image fidèle, et s'effritera sous le regard critique. Au point que le connaisseur finira par se taire, mais n'en pensera pas moins.

Cet état de choses a progressivement cessé de nous surprendre, au cours des vingt ou trente dernières années : Wittgenstein et son "air de famille", la *Gestalt* et ses *gestalts*, Rosch et ses prototypes sont passés par là. Mais si nous sommes prêts à nous laisser ainsi consoler en ce qui concerne les chiens, les Anglais et les pharmaciens, nous sommes plus réticents pour les choses sérieuses : pour la gauche et la droite, pour les Anciens et les Modernes, pour le nouveau roman et l'autre, pour tant de nouveaux

X face aux X non nouveaux, nous voulons trouver une axiomatique séparatrice, du moins à quelques aspérités près.

Il en est ainsi du couple philosophie analytique / philosophie continentale. Pour qui connaît mal ces deux espèces, elles sont aussi différentes que possibles, pour des raisons nombreuses et manifestes. Pour qui les connaît mieux, les raisons sont mauvaises mais le fait demeure : aussi recherche-t-il les repères naturels où adosser la frontière; qu'il n'en trouve pas qui le satisfasse, et le voilà tenté d'abandonner l'idée d'une différence significative, ou du moins dicible. D'aussi fins connaisseurs que Jacques Bouveresse et Hilary Putnam en viennent ainsi à renoncer à toute distinction de principe : la seule différence qui compte, disent-ils, est celle qui sépare la bonne philosophie de la mauvaise.

Ce jugement prend place dans une discussion considérable, poursuivie au long de dizaines de livres, de centaines d'articles¹, qui relèvent de l'un des plus anciens genres philosophiques, la métaphilosophie. Naturellement, il y a une métaphilosophie continentale et une métaphilosophie analytique; elles sont majoritairement d'accord sur un point, à savoir que Bouveresse et Putnam ont tort. La plupart des métaphilosophes continentaux pensent en effet que (contrairement à la philosophie continentale), la philosophie analytique est une entreprise vaine (dans l'absolu ou en tant que philosophie) et peut-être même nocive. La plupart des métaphilosophes analytiques pensent que la philosophie analytique est la seule philosophie qui vaille, qu'elle est l'héritière directe d'une tradition qui va de Platon à Kant, et qu'il existe un critère, ou un ensemble de critères, auquel se reconnaît un texte de philosophie analytique; contrairement à leurs confrères continentaux, ils argumentent (à la manière analytique) et néanmoins divergent largement les uns des autres. J'appartiens à un milieu où règne un consensus approximatif sur les critères suivants :

¹ Outre les références citées aux notes 6 et 7, on pourra consulter, en anglais, Hao Wang, *Beyond Analytic Philosophy*, MIT Press, 1985, et les ouvrages collectifs *The Institution of Philosophy – A Discipline in Crisis?*, A. Cohen & M. Dascal, eds., Open Court, 1989, et *After Philosophy—End or Transformation?*, K. Baynes, J. Bohman, & Th. McCarthy, eds., MIT Press, 1987; en français, le numéro 35 de la revue *Philosophie* (été 1992), le numéro 72 de la revue *Le Débat* (nov.-déc. 1992), ou encore le *locus classicus* local, F. Récanati, "Pour la philosophie analytique", *Critique* 444 (mai 1984).

1. la philosophie analytique est affaire de style et de méthode, non de doctrine ou de centres d'intérêt (sinon à une certaine époque largement révolue, et de manière contingente);
2. la philosophie analytique est orientée vers les problèmes, non le commentaire d'un corpus constitué;
3. elle privilégie l'exigence de clarté, l'argumentation rationnelle, et nie que le philosophe, qu'il s'appuie ou non sur une tradition, puisse en aucun cas jouir d'un accès privilégié à une espèce particulière de vérité – tout particulièrement à une vérité plus haute; par suite, elle conteste toute exclusion pour non-pertinence ou infériorité congénitale de connaissances engendrées en dehors de la philosophie, qu'elles soient d'ordre scientifique ou relèvent du sens commun; il s'ensuit également que l'activité philosophique n'a pas de lien de parenté avec l'activité littéraire;
4. la philosophie analytique porte une attention particulière aux conditions linguistiques dans lesquelles s'effectue la réflexion philosophique, et par voie de conséquence inclut comme partie essentielle une philosophie du langage.

Un cinquième critère, peut-être insuffisamment net pour être mis en avant, me semble être une méfiance vis-à-vis de toute forme d'esprit de système, de tout geste spectaculaire, de tout programme d'explication totalisante. La philosophie analytique préfère l'article de 15 pages au livre de 500, les petits pas aux marches foudroyantes, le ton tranquille et sec aux grandes déclarations. Elle place l'acquiescement par une poignée de pairs au-dessus de toute conviction intime comme de toute adhésion enthousiaste du monde de la culture. Pour parodier Valéry², l'héroïsme n'est pas un état d'âme de philosophe analytique : l'aventure solitaire sur les cimes, la profération prophétique, l'édification secrète de monuments n'exercent sur lui aucune fascination.

Ces choix expliquent que la philosophie analytique ne commence jamais par mettre en place un cadre général (d'où le tiendrait-elle?),

² Préface de 1919 à *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* : "L'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain".

et se contente de celui que lui fournit le langage ordinaire, complété ou remanié par la pratique discursive en cours – le cadre général se constitue ainsi à mesure que progresse l'analyse, à l'image du navire de Neurath qu'il faut remplacer, pièce par pièce, au cours de la traversée. Sans fuir la profondeur, elle s'efforce de proportionner la mise en question de son cadre de pensée³ à la gravité des problèmes ou des énigmes qu'elle affronte – son attitude à cet égard, comme à d'autres, n'est pas éloignée de celle des scientifiques, ce dont elle ne rougit pas.

Ces critères ne sont pas sans valeur. Ils permettent au moins d'entrer dans la discussion. Mais ils ne permettent pas de caractériser la philosophie analytique : bon nombre de philosophes continentaux⁴ adhèrent (au moins dans une large mesure) aux conceptions énoncées à l'instant, et bon nombre de philosophes analytiques n'y adhèrent pas (du moins pas intégralement). Par "adhérer", on peut en outre entendre deux choses distinctes, quoique liées : (1) "donner son assentiment" ou (2) "conformer sa pratique". Or adhérer, dans la première acception du terme, ne saurait suffire – qu'on songe à la revendication de vérité des parasciences : elles aussi prétendent y accéder selon certaines voies répondant à des exigences rigoureuses, celles précisément que la science s'impose. Il faut donc qu'adhérer signifie, ou implique, que le travail et ses fruits soient en conformité – mais qui en jugera? Qu'un philosophe analytique estime que tel philosophe continental est frappé d'obscurité irrémédiable ne préjuge en rien de l'opinion que ce dernier aura de lui-même. Proust nous le rappelle : "Chacun

³ Mais qu'on n'aille pas imaginer qu'il existe un unique cadre de pensée commun à toute la philosophie analytique : ce serait la ramener à une doctrine, ou une théorie, ce qu'elle n'est en aucun cas!

⁴ Une incertitude règne sur l'attribution de cette qualité : faut-il compter comme "continental" tout philosophe qui ne se réclame pas de l'idéal analytique? Ou bien seulement ceux qui récusent cet idéal? Ou encore tous ceux qui n'appartiennent pas *de facto* à la communauté sociologique de la philosophie analytique? L'inconvénient de cette dernière solution est qu'elle met dans le même sac des philosophes qui se sentent plus distants les uns des autres que de certains philosophes analytiques. Je préfère néanmoins adopter le critère sociologique et la dichotomie qui s'ensuit, et traiter dans un second temps le problème de l'inversion des distances.

appel[le] idées claires celles qui sont au même degré de confusion que les siennes propres."⁵

D'ailleurs, les critères mentionnés ici ne font pas l'unanimité au sein de la philosophie analytique – Jonathan Cohen, pour ne mentionner que lui, en montre l'insuffisance. Il propose de leur en substituer un autre : "L'occupation principale de la philosophie analytique, considérée d'un point de vue suffisamment général, consiste en une discussion raisonnée de ce qui peut servir de raison à quoi."⁶ L'idée n'est pas mauvaise : un philosophe analytique verra sans peine ce que Cohen "veut dire" – mais qui ne voit qu'il faut, pour interpréter la formule dans le sens voulu, en sorte qu'elle serve de trait distinctif, être déjà convaincu de la spécificité de la philosophie analytique et en saisir la nature profonde?

Nous ne poursuivrons pas davantage. Certains penseront que la différence n'existe pas, puisqu'elle semble insaisissable. D'autres qu'il y a peut-être *des* différences de fait, mais qu'il n'y a pas lieu de les attribuer à *une* différence originelle – telle semble être la position de William Charlton; il se contente de constater que "les [deux sortes de] philosophes divergent dans la manière dont ils conçoivent leur discipline, et sur la façon de la pratiquer...; [que] pour l'instant, les uns ne lisent pas les revues des autres, et n'assistent pas à leurs congrès"⁷. D'autres encore insisteront sur le caractère contingent, historique et culturel, récent et passager, de la séparation, et mentionneront l'émergence de courants "postanalytiques" visant à la surmonter.

Face à ces différentes manières de nier la vraie différence, il reste loisible d'en réaffirmer la réalité, tout en admettant qu'elle est rebelle aux tentatives de définition. On pourra par exemple estimer que seule une démarche herméneutique permet de l'approcher. Ou encore que l'on a affaire à une distribution de pratiques structurée par deux pôles, prototypes ou même seulement "types idéals" wéberiens – voire par deux groupes de telles entités, car ni la philosophie analytique ni la philosophie continentale ne sont homogènes : chacune renferme une variété d'exemples purs, réels ou

⁵ *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, première partie, p. 552 (Pléiade, Gallimard, 1968).

⁶ L. Jonathan Cohen, *The Dialogue of Reason*, Oxford University Press, 1986, p. 49.

⁷ William Charlton, *The Analytic Ambition*, Blackwell, 1991, p. 3.

virtuels, eux-mêmes visiblement très différents.⁸ Il me semble qu'au lecteur non philosophe ce tout dernier point de vue (une distribution dominée par deux groupes opposés de paradigmes apparentés, le groupe analytique répondant dans l'ensemble aux critères évoqués) fournit la moins mauvaise approximation – mais même sous cette forme atténuée, la recommandation repose sur un jugement qui ne sera pas celui de tous.

2. Philosophie(s) et sciences cognitives

La sagesse commande néanmoins de s'y tenir désormais, et jusqu'à la fin de la présente note. Car les vraies complications commencent maintenant : venons-y équipés d'un "modèle" simple de la situation en philosophie, ou bien résignons-nous à nous embourber dans un marécage de contrastes superposés.

Les sciences cognitives – que sont-elles? Comment se distinguent-elles des entreprises environnantes? Sont-elles dominées par deux – ou trois – paradigmes irréductibles? Se définissent-elles par une doctrine? Incluent-elles les neurosciences? l'intelligence artificielle? Voilà des questions familières au lecteur, et dont la difficulté ne l'est pas moins : or cette difficulté rappelle celle à laquelle nous venons de nous heurter. Confronter sciences cognitives et philosophie, c'est organiser une négociation commerciale (ou une conférence de paix) entre deux confédérations hétéroclites, incertaines de leurs frontières tant intérieures qu'extérieures, et passablement déchirées par des conflits internes.

La première hypothèse sur la dynamique de la rencontre est sans doute la suivante. La philosophie analytique s'est jusqu'à récemment arrogé le quasi-monopole du commerce avec les sciences cognitives – abstraction faite d'une importante intervention critique, celle d'Hubert Dreyfus. C'est dommage : quoi qu'on pense de la contribution de la philosophie analytique (mais *a fortiori* si l'on en pense du mal – par exemple si l'on tient qu'elle véhicule *un*philosophie que l'on réprouve), la philosophie continentale détient des richesses, dont il convient d'organiser l'exploitation.

⁸ De cette complication supplémentaire, certains tirent argument contre la vraie différence.

Sans rejeter complètement cette hypothèse, je voudrais lui apporter de substantiels amendements.

La première observation a la forme d'une question : d'où provient le déséquilibre entre les apports des deux philosophies? Trois réponses semblent possibles :

(1) Les sciences cognitives sont majoritairement issues, conceptuellement, de la philosophie analytique – ou bien, elles ont les mêmes origines; il n'est donc pas étonnant que la philosophie analytique semble faite pour contribuer aux sciences cognitives et pour s'interroger sur leurs fondements.

(2) Les philosophes analytiques sont les seuls à s'être donné la peine de se pencher sur les sciences cognitives, les seuls à lui avoir consacré une attention suffisamment soutenue pour établir un véritable échange. Mais rien n'empêche que des philosophes continentaux en fassent autant, et ouvrent ainsi une seconde route de négoce entre les deux disciplines.

(3) En tant que telle, la philosophie continentale n'a ni le goût ni la capacité de se consacrer au dialogue avec les sciences cognitives. Il n'est donc pas étonnant qu'elle en soit quasiment absente.

Les deux premières réponses contiennent une part de vérité. Pour ce qui est de (1) : Il y a en effet une communauté de références entre une importante partie des sciences cognitives et une partie plus importante encore de la philosophie analytique – qu'il suffise de nommer Frege, père de la logique contemporaine, de la linguistique théorique et de la philosophie du langage au sens où l'entendent la plupart des philosophes analytiques. Cette communauté entraîne, sur certains fronts théoriques, une proximité si réelle que l'on souligne à bon droit la difficulté de départager les rôles des philosophes (analytiques) d'une part, des linguistes, psychologues, informaticiens ou logiciens enrôlés dans les sciences cognitives d'autre part.

Cette proximité contribue également à expliquer la dissymétrie entre les investissements consentis de part et d'autre, citée dans la seconde réponse. Il y a d'autres raisons : la première tient au nombre dans chaque camp – non que dans l'absolu il y ait bien davantage de philosophes analytiques que de continentaux; mais une bien plus petite proportion des premiers que des seconds consacre son énergie à commenter les œuvres et éclairer la pensée de quelques

grands anciens. Inversement, une bien plus grande proportion est disponible pour l'attaque frontale des problèmes, techniques ou épistémologiques, posés par les sciences cognitives. Les structures administratives ont fait le reste : une manière honorable d'exercer le métier de philosophe analytique est précisément de commercer avec les sciences cognitives.

C'est en poursuivant cette ligne argumentative que nous rencontrons les limites des deux premières réponses. Le philosophe continental qui en fait autant est marginal, pas seulement numériquement (les modes changent...), mais sociologiquement. Non seulement il provient d'un horizon culturel éloigné de celui des sciences cognitives, mais l'effort qu'il doit faire pour se rapprocher d'elles suffisamment l'éloigne nécessairement de sa communauté d'origine. Or de quel horizon, de quelle communauté parlons-nous? Pas de ceux que définissent une doctrine, des auteurs : l'intersection des références essentielles de la philosophie continentale et de celles des sciences cognitives l'emporte massivement sur leur différence symétrique⁹ : les ressources ne font pas défaut au philosophe continental. Je rejette donc au passage la réponse (1), qui repose sur l'idée d'une parenté culturelle donnant au prétendant analytique un avantage indu sur son rival continental. Et je rejette la seconde partie de la réponse (2) : ce qui entrave les mouvements du philosophe continental, c'est son sens des convenances, sa conception de son métier, sa méthode, son style – obstacles autrement difficiles à surmonter que des lacunes dans sa formation initiale!

Nous voici donc ramenés à la réponse (3) : la discrétion de la philosophie continentale dans l'agora pourtant si vaste, si ouverte des sciences cognitives n'est pas fortuite. Reste à faire droit à ce qui semble contredire cette fatalité, et dont j'admets sans réticence la réalité – à savoir, tout ce qu'illustre ou promet le présent numéro. Oui, il y a place pour une interaction avec d'autres thèmes philosophiques que ceux que la philosophie analytique a jusqu'à présent fournis ou pris aux sciences cognitives. Oui, Hubert Dreyfus, John Haugeland ou Charles Taylor, à leur manière, Barry Smith et ses collaborateurs à la leur, Jean Petitot à la sienne, s'appuyant sur des sources qui ne sont pas celles de la philosophie

⁹ C'est-à-dire (pardon!) sur les références qu'elles ne partagent pas.

analytique, ont contribué, sur le mode critique mais également constructif, aux sciences cognitives. Comment donc concilier l'idée d'un inévitable éloignement des philosophes continentaux de la scène cognitive avec la présence avérée de certains d'entre eux, et l'espoir raisonné qu'ils ne seront pas les derniers?

Deux voies, complémentaires, sont ouvertes. La première consiste à souligner que les auteurs cités ne sont proches d'aucun des prototypes de philosophe continental. A telle enseigne que, pour ce qui est des trois philosophes nord-américains, ils se rattachent, pour l'essentiel, c'est-à-dire par la méthode et le style, à la philosophie analytique; ce qui les rapproche néanmoins considérablement de la philosophie continentale, c'est qu'ils s'appuient sur des auteurs (Hegel, le romantisme, l'existentialisme, la phénoménologie) beaucoup plus cultivés dans la seconde que dans la première. Mais cela ne les empêche pas d'être à portée de voix, notamment, de certains disciples anglais du second Wittgenstein, qui n'ont rien de continental. Rien de surprenant dans cette double proximité : si l'on admet le "modèle" que j'ai proposé plus haut, s'il est difficile d'être très proche à la fois d'un prototype analytique et d'un prototype continental, de l'autre, on peut appartenir à l'un des camps sans être fort éloigné de l'autre.

La seconde manière d'opérer la conciliation recherchée réside dans la thèse suivante : la "projection" de toute activité philosophique, quelles qu'en soient les références et les thématiques, sur le "plan" des interactions avec les sciences cognitives est *ipso facto* essentiellement analytique. Ou, si l'on préfère, la dualité analytique / continental, dont j'accepte la réalité, se déploie dans des dimensions orthogonales à ce plan, et fait place, dans les interactions, à un monisme méthodologique : il n'y a qu'une (bonne¹⁰) manière d'*appliquer* la philosophie, du moins à un programme de recherche scientifique.

¹⁰ Par "bonne", j'entends "idéale", et non "répondant à une liste de critères établis par le métaphilosophie analytique". Je ne prétends pas, ni ici ni ailleurs, que la philosophie analytique détienne une recette, ou même un savoir-faire infaillible produisant de la bonne philosophie; et j'ajoute qu'il y a (bien entendu) quantité de mauvaise philosophie analytique, dont une partie l'est parce qu'elle s'écarte des critères minimaux généralement acceptés dans le camp analytique, une autre malgré qu'elle s'en écarte, une troisième malgré qu'elle s'y conforme parfaitement.

Pour rendre cette thèse acceptable, je dois d'abord rappeler une dernière fois le "modèle" auquel je fais appel, et qui exclut toute exclusion thématique ou doctrinale, n'exerçant de contrainte que sur le plan du style et de la méthode. En second lieu, je dois introduire une distinction entre interaction proprement dite et déploiement d'un arrière-plan : ce n'est qu'à la première que s'applique ma thèse moniste, le second genre d'activité, j'y reviendrai brièvement, admettant une irréductible pluralité d'exercice.

3. Questions de méthode

Par interaction, j'entends n'importe quelle forme de dialogue : je ne me restreins donc pas au cas où la philosophie, servante de la science, l'aide à clarifier ses concepts ou lui souffle une idée; j'inclus naturellement ce qui s'échange dans le *no man's land* qui est aussi bien l'antichambre théorique ou spéculative de la science que le poste avancé de la philosophie; mais je compte aussi ce qui relève de l'épistémologie au sens le plus habituel, avec pour seule condition l'exigence d'une intelligibilité, par le scientifique, de l'enquête fondationnelle menée par le philosophe. Cette exigence rapproche la troisième forme d'interaction des deux premières, en ce qu'elle rétablit une certaine symétrie dans l'échange et oblige le philosophe à renoncer à toute forme d'ésotérisme. Elle peut n'être pas toujours pleinement satisfaite, elle peut même l'être rarement : la faiblesse des hommes n'affaiblit pas la loi, elle en renforce au contraire la légitimité.

Or le scientifique exige de ses concepts l'effectivité, ce qui d'une part implique l'élimination, au moins asymptotiquement, de toute ambiguïté, et la décomposition en primitives, et exclut d'autre part le recours à une opérativité exogène (en l'occurrence, interne au discours philosophique). Or ce qu'on présente, selon moi à tort, comme la recherche de clarté propre à la philosophie analytique, n'est rien d'autre qu'une chasse à l'ambiguïté par la décomposition en éléments toujours plus simples et l'explicitation, poussée jusqu'aux limites (parfois vertigineuses) de la trivialité. L'interdiction de recourir à des "résultats" obtenus au sein du discours philosophique par des méthodes proprement philosophiques (donc intraduisibles, ésotériques) correspond à deux traits, précédemment

évoqués, de la philosophie analytique. Le premier est la méfiance de l'esprit de système, le penchant pour les petits pas. Le second est le rejet d'un privilège, *a fortiori* d'une spécificité aléthique de la philosophie : corpus professionnel, certes, mais écrit dans la langue commune et justiciable des mêmes procédures évaluatives.

Enfin, l'effectivité que demande le scientifique oblige directement le philosophe à donner des gages d'utilité : on lui demande une raison de croire que son intervention peut faire une différence perceptible sur le plan scientifique – une "présomption de pertinence". Cette exigence, pour le coup, n'est nullement remplie par toute philosophie analytique – elle impose un usage applicatif de la philosophie. Cet usage est plus compatible avec le style analytique qu'avec le continental, mais une partie appréciable de la philosophie analytique s'y refuse, comme une partie non négligeable de la philosophie continentale s'y prête. Mais cette partie-là, du moins je le suggère, perd toute spécificité continentale au moment où elle parvient réellement à s'appliquer. On me dira peut-être que certains articles du présent numéro (ou d'autres) sont des contre-exemples à cette thèse. Je répondrai que non, distinguant le cas des travaux destinés à s'appliquer mais encore trop continentaux pour le faire, de celui d'études contribuant à préciser, enrichir ou évaluer l'arrière-plan, sans pouvoir prétendre interagir véritablement – c'est-à-dire dialoguer – avec les sciences cognitives.

Un mot d'explication, promis plus haut, sur ce second genre de travail. J'ai signalé la prudence du philosophe analytique dans la mise en question du cadre de sa réflexion – prudence, ou tact, qui le rapproche du scientifique. Je n'entendais pas pour autant exclure du champ philosophique la mise en perspective radicale, qu'elle soit de nature historique, anthropologique ou métaphysique. (De quel droit du reste le ferais-je? "d'où" parlerais-je?) Sans aller, comme Yves Gueniffey¹¹, jusqu'à y voir "*plus*" de philosophie, je ne vois pas de raison de ne pas y voir *de* la philosophie. En la matière, c'est ici la philosophie continentale, naturellement, que ses dispositions naturelles avantagent, mais la philosophie analytique n'est pas constitutionnellement impuissante. Du moins je le conjecture. Car pour le montrer, et pour écarter le soupçon que, par raison de

¹¹ Dans les dernières lignes de sa contribution au présent numéro.

symétrie, en cet exercice la philosophie analytique perdrait toute spécificité, il faudrait plus de place et de science que je n'en ai ici et maintenant.

Une objection à laquelle je ne peux en revanche me dérober complètement est que la distinction entre interaction ou application et déploiement de l'arrière-plan serait artificielle ou spécieuse. On dira, à juste titre, que rien ne permet d'exclure que des considérations apparemment très lointaines conduisent à des applications considérables. On citera peut-être Gödel, qui maintenait que ses choix ontologiques en matière de mathématiques avaient joué un rôle décisif dans sa découverte des théorèmes d'incomplétude¹². On évoquera, plus près de notre propos, le cas d'Hubert Dreyfus, dont la contribution au présent numéro relève apparemment du second genre, alors que la plupart de ses autres interventions appartiennent de plein droit au premier. On fera valoir que l'exhumation de sources communes d'une part aux courants logico-empiristes qui irriguent encore tant les sciences cognitives que la philosophie analytique et d'autre part à la phénoménologie ne peut que contribuer à l'instauration de conditions propices à des progrès palpables. J'admets la pertinence de ces exemples, et j'y ajouterai le mien : certains travaux relèveraient de l'espèce "interaction" s'ils n'exigeaient, pour aboutir (c'est-à-dire parvenir, assimilés, dans les esprits d'une communauté suffisamment large), un effort (selon toute apparence) excessif. Ici, seule une limitation pratique impose (au moins provisoirement) un classement dans la catégorie "platonique" du déploiement de l'arrière-fond.

Il n'en demeure pas moins que le déploiement ne répond pas aux mêmes exigences que l'interaction : il est libre de ne pas dialoguer avec les sciences cognitives, libre de mener sa quête dans le langage et selon les méthodes de son choix, sans se soucier d'une intelligibilité *pour* l'objet de cette quête. Dans sa forme pure, il ne répond que devant lui-même. Il n'est pas requis d'obtenir le moindre résultat, ni même d'en rechercher. Il peut avoir des effets sur les chercheurs, ou plus largement sur la culture, et entraîner des retombées positives, des *Prämien* comme les appelle Max Weber. Mais sa raison d'être est la recherche, intellectuelle, esthétique ou

¹² Cf. Hao Wang, *Reflections on Kurt Gödel*, MIT Press, 1987.

éthique, d'une intelligibilité supérieure. Certains penseront qu'il vaut mieux procéder à l'inverse, et espérer – sans les viser – les *Prämiën* du côté de l'intelligibilité supérieure, à partir d'un effort pour comprendre les phénomènes eux-mêmes. Question, sans doute, de tempérament.

Daniel ANDLER
Université de Nanterre - Paris X